Archives de sciences sociales des religions

142 | avril-juin 2008
Varia

Richard Bowring, *The Religious Traditions of Japan, 500-1600*

Cambridge, University Press, 2005, XVI +485 p.

Françoise Aubin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/14863
DOI : 10.4000/assr.14863
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2008
Pagination : 191-321
ISBN : 978-2-7132-2190-3
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Françoise Aubin, « Richard Bowring, *The Religious Traditions of Japan, 500-1600* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-10, mis en ligne le 25 novembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/assr/14863 ; DOI : https://doi.org/10.4000/assr.14863

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Richard Bowring, *The Religious Traditions of Japan, 500-1600*

Cambridge, University Press, 2005, XVI +485 p.

Françoise Aubin

1 Il suffit de feuilleter ce magnifique ouvrage et de regarder sa table des matières pour réaliser combien l'histoire religieuse du Japon antérieure au XVII^e^ siècle avait été jusqu'alors imparfaitement exposée en langues occidentales sur le temps long. L'auteur, professeur à Cambridge, en avait bien conscience mais, avec modestie, il avoue que son ignorance du bouddhisme l'avait longtemps arrêté. Réjouissons-nous qu'il ait vaincu son handicap, car voici un modèle d'histoire religieuse, unissant en concordance étude des œuvres artistiques, des textes littéraires et doctrinaux, de l'histoire événementielle sociale et institutionnelle, soutenue par une cartographie efficace. Il pose initialement (p. XII) la bonne question : peut-il exister une discipline dénommée « histoire de la religion » pour un pays tel que le Japon qui n'a connu un tel concept que tardivement (comme la Chine), sous l'influence occidentale ? Malgré la difficulté de séparer, d'une part, bouddhisme et cultes locaux, et, d'autre part, phénomènes religieux et développement politique, il réussit, à dresser une fresque convaincante, accessible à tous par son style agréable, exempt de jargon et non dépourvu d'humour, en dépit de l'inclusion des termes autochtones et de leur écriture en caractères chinois (ou *kanji*) à l'intention des japonologues et des sinologues – la langue du bouddhisme japonais étant le chinois classique et non le sanscrit. L'introduction fait le point sur la terminologie statutaire des édifices sacrés et de leurs célébrants, soulignant l'ambiguïté du terme générique *shintô*, en fait surtout une idéologie d'État manipulée à la fin du XIX^e^ siècle et recouvrant ce que, faute de mieux, on appelle des cultes « locaux » et des divinités « autochtones ».

2 Le *terminus a quo* du récit, et de la première section (chap. 1-4), est 538, date de la première introduction du bouddhisme depuis le royaume coréen méridional de Paekche : on ne connaît en effet l'histoire japonaise antérieure que par l'archéologie antique, un domaine de connaissance auquel, sagement, l'auteur ne veut pas se frotter, d'autant que les fouilles qui devraient être les plus décisives n'ont pas encore eu lieu.

En un siècle la nouvelle religion devient une institution patronnée par la cour, acceptée par l'élite dirigeante et instrumentale dans la pénétration de la langue et la culture chinoises. La dynastie impériale se fonde, légitimée par un passé mythique. Au VIII^e^ siècle, le bouddhisme jouit d'une structure hiérarchique et est déjà riche de textes sacrés destinés à protéger l'État. La description du rôle des temples édifiés à Nara (Heijô-kyô) après le déménagement de la cour en ce lieu, à partir de 710, notamment le Kôfukuji et le Tôdaiji, de la place des prêtres dans la vie politique et des débuts de l'érudition bouddhique est une belle introduction à la signification de ce haut lieu, tant prisé des touristes (Chronologie de 538 à 794, pp. 12-13).

3 La deuxième section, étendue de 794 à 1180 (chap. 5-10), s'ouvre après le déplacement de la capitale à Heian-kyô (future Kyôto), à une quarantaine de kilomètres au nord de Nara, et traite d'abord de la japonisation de deux traditions bouddhiques chinoises, mises à mal dans la Chine des Tang au début du IX^e^ siècle : la tradition du Tiantai, devenu le Tendai au Japon, après son introduction par Saichô (ou Dengyô Daishi, 767-822) avec le succès fulgurant du « Sûtra du Lotus » encourageant le piétisme, et le Shingon (en chinois *Zhenyan*, « la Vraie Parole »), transposé au Japon par Kûkai (ou Kôbô Daishi, 774-835) et soutenu par des rites tantriques (gestes, images et formules magiques dont on trouve deux spécimens en appendice). Le bouddhisme imprègne désormais totalement la vie de la cour. Une obsession morbide de l'au-delà porte aux pèlerinages et à l'ésotérisme. Cependant les cultes autochtones se maintiennent florissants bien que le processus d'intégration enclenché par le bouddhisme à l'époque de Nara se poursuive – à un niveau de réussite qu'on ne peut malheureusement pas évaluer de nos jours. Les dieux locaux sont, en effet, reconnus comme des êtres anthropomorphiques en attente du salut. Si la divinité est sauvée en devenant bouddhiste, elle peut protéger les enseignements du Bouddha ou le temple bouddhique près duquel elle réside. Ainsi Hachiman a été installé comme protecteur du Tôdaiji en 749, devenant de la sorte la première divinité non bouddhiste gratifiée du titre de « bodhisattva » ; et l'on voit avec certitude la nouvelle divinité incarnant le lieu saint de Kasuga s'affirmer comme la protectrice de Nara au début du XII^e^ siècle. À la cour, les pratiques de dévotion à un Bouddha personnalisé, notamment Amitâbha à partir du IX^e^ siècle, s'imposent pour atteindre le salut. Mais les temps sont de plus en plus troublés par les rivalités dans les hautes sphères gouvernementales autant qu'entre les différentes obédiences religieuses : le bouddhisme n'a jamais été au Japon une religion unifiée (Chronologie, pp. 110-111).

4 La troisième partie, de 1180 à 1333 (chap. 11-17), part d'un temps de conflits exacerbés qui ont abouti à la destruction du Kôfukuji et du Tôdaiji. Les deux temples n'ont alors rien perdu de leur prestige et vont être reconstruits, le second grâce à des souscriptions lancées non seulement dans les grandes familles mais aussi dans le petit peuple. Malgré les critiques dont elle est l'objet, la pratique cultuelle simplifiée dite du *nenbutsu*, une formule en appelant à un Bouddha particulier, le plus souvent Amitâbha (*namu Amidabutsu*) dans le mouvement de la « Terre Pure », met le salut à la portée de tous. Pour répondre aux besoins de méditation et de spiritualité qui apparaissent dans la société militarisée de Kamakura, le Chan est introduit, depuis la Chine une fois de plus, et devient au Japon, vers la fin du XII^e^ siècle, le Zen ; sa discipline est renforcée au milieu du XIII^e^ siècle par la venue de maîtres chinois du Chan, ayant fui soit l'invasion mongole de leur pays, soit des rivalités de groupes. D'autres ordres émergent, fondés par des personnalités charismatiques qui veulent répondre à des insuffisances qu'ils

voient dans la discipline, la croyance ou le rituel, maintenant que le bouddhisme est l'affaire de tous. Le plus célèbre est Nichiren (1222-1282), fondateur de l'école de pensée du même nom et qui prône une popularisation générale du Sûtra du Lotus. L'influence de la Terre Pure et du tantrisme sur la doctrine de Nichiren semble indéniable, cependant l'intéressé considérait ces deux mouvements comme des ennemis.

5 Un des grands événements historiques de la seconde moitié du XIII^e^ siècle est la double tentative d'invasion de l'archipel par la marine sino-mongole de Qubilai, gengiskhanide au pouvoir en Chine : l'échec de ses deux essais en 1274 et 1281, dû, semble-t-il, principalement à un défaut d'organisation, a été attribué *a posteriori* à l'efficacité des prières et rituels accomplis dans les temples bouddhiques et les lieux de résidence des divinités locales. Les mauvaises conditions climatiques qui ont défavorisé la flotte ennemie sont devenues « le vent des dieux », le *kamikaze*, terme promis à un bel avenir. Les traditions religieuses autochtones commencent vers ce moment à formuler un nouveau discours les identifiant, face au bouddhisme, sous le nom de « Shintô » (un terme sans doute d'abord prononcé « jindô »). La spécificité de ce courant indigène est la pureté et la sacralité de ses origines. La présente période se clôt sur la chute du *bakufu* de Kamakura en 1333 (Chronologie, pp. 242-243).

6 Le *terminus ad quem* de ce récit est la décennie allant de 1571, et la complète destruction des monastères de Hieizan, à 1582, la mort (suicide ou assassinat ?) de Oda Nobunaga et la fin de l'ère médiévale. Dans les rivalités militaires sanglantes des quelque deux cent cinquante ans qui s'écoulent depuis la fin de Kamakura (quatrième courte partie, chap. 18-20), les communautés de la Terre Pure (dénommée alors Jôdo Shinshû) sont, plus encore que des collectifs religieux, des organisations sociales regroupant les classes les plus pauvres d'une société principalement rurale. Leur institutionnalisation est complète lorsque leur temple de Honganji à Kyôto devient indépendant en 1334 et, pour la première fois au Japon, est dirigé par une lignée héréditaire de prêtres sans vœu de célibat. Les guerriers des classes inférieures et moyennes et les marchands de Kyôto suivent, eux, les groupes du Lotus hérités de Nichiren (le Hokkeshû). Quant aux riches et puissants temples zen, ils jouent un rôle civilisateur auprès des pouvoirs rivaux, cours et shôgunat. Au cours du XIV^e^ siècle, ils se voient constitués en un système de deux séries, différentes selon les moments, de cinq temples officiels. Il est visible que dans la première moitié du XVI^e^ siècle, les institutions bouddhiques se sont taillé des royaumes à l'intérieur de l'État.

7 C'est vers ce temps que les premiers contacts avec l'Europe se produisent, par la venue de deux commerçants portugais sur un navire chinois en 1543, suivie en 1549-1551 de la tentative avortée d'évangélisation du jésuite navarrois François Xavier (1506-1552) et du refus rigide de toute compromission du Portugais Francisco Cabral (1528-1609), « supérieur de la mission » de 1570 à 1581, enfin celle réussie, entre 1579 et 1582, de l'Italien Alessandro Valignano (1538-1606) qui sait s'adapter à l'étiquette, à la moralité et à la langue du pays (sa mission suivante en 1590-1592 tombe hors du cadre chronologique de notre récit). Dans son *Catechismus* de 1580, il critique les principes bouddhiques des vérités multiples, des différents niveaux de conscience et d'un univers impersonnel. En 1580, alors que les jésuites sont au nombre d'une soixantaine, il obtient d'un seigneur local que les Portugais s'installent dans un petit village de pêcheurs, Nagasaki, qu'ils transforment en un port accessible à leurs navires. Mais quelques semaines plus tôt, Oda Nobunaga avait conquis le Honganji après dix années de luttes et était décidé à ne plus tolérer aucune autonomie d'un mouvement religieux

sur son territoire. Après sa mort, Toyotomi Hideyoshi sera encore plus radical. L'ouvrage se clôt sur cette remarque.

8 Que ce résumé sec de quelques faits saillants ne décourage pas le spécialiste qui pourrait croire à tort que le présent ouvrage ne fait qu'exposer des lieux communs. Bien au contraire, tout est dans la finesse et l'érudition du récit qui s'adresse par prédilection au lecteur averti. Pour qui chercherait ici une initiation, la lecture suivie est certes passionnante et bien menée ; mais l'utilité en aurait été plus vive encore si des conclusions factuelles terminaient chaque chapitre, exposant les points que l'auteur entend faire ressortir et si l'arrière-plan historique était plus saillant qu'il ne l'est à bien des moments.